

A LA MÉMOIRE

DE

FERRER



ANGERS 31 OCTOBRE 1909
MANIFESTATION EN L'HONNEUR DE FERRER

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. le D^r BAROT

Le Dimanche 31 Octobre 1909

A l'issue de la manifestation organisée à la Mémoire
de FERRER (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

Votre Comité d'organisation et des membres du bureau de la Ligue des Droits de l'Homme sont venus me demander de prendre la parole devant vous sur Ferrer.

A vrai dire, d'autres que moi, vos élus, les chefs des partis organisés de la cité, eussent été plus qualifiés pour parler ici. Mais c'est à l'homme, à l'homme seul que vous avez fait appel, et — quoique j'aie déjà perdu beaucoup d'illusions — quoique je cherche de plus en plus à m'isoler par mon travail scientifique et littéraire en une atmosphère que respectent les conflits politiques, — je n'ai pas cru pouvoir vous refuser, parce que la mort de Ferrer est un événement de portée mondiale et que, quelles qu'en puissent être les conséquences, il est des heures où les hommes de cœur ont le devoir d'exprimer — ouvertement — leur opinion.

Je vous parlerai donc en homme s'adressant à des hommes.

MESSIEURS,

Lorsque, le 13 octobre dernier, un télégramme anxieusement attendu, a disséminé la nouvelle de l'exécution de Ferrer, un immense et sublime frisson de colère, d'indignation et de révolte a soulevé à la fois les honnêtes gens du monde entier... Les plus illustres professeurs d'Allemagne, les philosophes et les avocats de

(1) Ce discours était prononcé lorsque parut le texte complet du plaidoyer du capitaine GALCORAN, défenseur de Ferrer. La monstruosité des faits révélés par ce document dépasse encore tout ce que notre imagination pouvait concevoir.

France, les penseurs d'Angleterre et d'Italie, particulièrement l'éminent criminaliste César Lombroso — ont considéré comme un impérieux devoir d'élever leurs voix et de crier publiquement — au conseil de guerre présidé par le colonel Lacalle, au gouvernement dirigé par le sinistre Maura, au pays où trône le faible et inclement Alphonse XIII, — toute la réprobation et toute l'horreur, qui issue des quatre fusils du peloton de Monjuich se sont épanchés comme un voile sombre, sur cette malheureuse terre d'Espagne ..

Ce pays des couvents, des églises, des monastères, qui, à la voix de Ferrer, s'éveillait, secouait un cauchemar séculaire, et grâce aux 130 écoles laïques créées, aux 1,300 élèves formés, s'élevait vers le Progrès et la lumière, a vu brusquement sa route barrée par le plus inique et le plus brutal attentat juridique des temps modernes.

Vous avez voulu, vous, Démocrates de l'Anjou, de cet Anjou, livré par l'indifférence gouvernementale et par le peu d'énergie de ses enfants, à l'oppression et à l'arbitraire tout puissant des ultramontains et des forcenés qui sont sujets du pape avant d'être citoyens français, — vous avez voulu vous associer au grand mouvement de protestation. . Vous avez bien agi... pour plusieurs raisons...

La première, c'est que la justice et le droit n'ont pas de patrie... pas de religion .. pas de nuance politique ! Il n'y a sur tout le globe qu'une conscience et qu'une morale... Lorsque les gouvernants grisés par l'excès de leur pouvoir, ou la veulerie de leurs courtisans, viennent à oublier ces règles, il est bon que la grande voix des travailleurs leur rappelle, en grondant, qu'il n'est plus permis, au vingtième siècle, de violer impunément les éternels principes du Droit humain !

La seconde, c'est que devant la coalition inavouable que, sous le couvert de liberté religieuse, ont formée les réacteurs de toutes nuances, les implacables ennemis de tout progrès, — devant l'assaut désespéré livré par cette bande à nos écoles laïques, ces foyers de libre pensée et de libre examen — devant l'audace des moyens employés et le cynisme des revendications mensongères, il faut que tous les républicains, que tous les démocrates, tous les libre-penseurs, tous les socialistes, oublient leurs inimitiés, fassent abstraction de leurs rivalités personnelles, de leurs luttes passées, de leurs rancunes mesquines, de leurs fautes réciproques, pour reconstituer le Bloc solide et ferme, défenseur de l'idée laïque et de la liberté de conscience. Il faut que les partis de gauche se souviennent qu'ils sont les dépositaires de la Libre

pensée du monde et que l'âme des Conventionnels de 93 doit toujours vivre et vibrer en eux !

La troisième raison, toute locale, est celle-ci : Il y a 350 ans, dans notre ville d'Angers, sur cette même place des Halles, au milieu d'une énorme affluence de peuple, — comme aujourd'hui — un bûcher était allumé : sur ce bûcher, un chaudron gigantesque, rempli d'huile bouillante, attendait sa proie. Tout à coup, du fond de la place, on vit sortir de la porte fortifiée de la prison, un homme, jeune encore, en chemise, pieds nus, un cierge entre les mains, entouré de moines aux cagoules fatales... Arrivé au milieu du chemin, on l'arrêta — un greffier lui lut une sentence inquisitoriale — un bourreau s'approcha de lui, ouvrit sa bouche, saisit sa langue, l'arracha et la jeta au milieu des spectateurs. Le lugubre cortège reprit sa marche. Arrivé auprès du bûcher, le malheureux fut hissé sur l'estrade, puis, tandis que les évêques bénissaient le peuple, — que les cloches des églises sonnaient des carillons de joie — il fut immergé vivant dans l'huile bouillante. Un frisson secoua le peuple, des carriers pleurèrent : c'était la première fois que, sur le sol français, la hideuse inquisition faisait une victime. L'Angevin sacrifié s'appelait Denis Soreau — il était tisserand ; il avait commis le crime d'écouter les enseignements de Luther.

Il était donc nécessaire que dans cette ville d'Angers, où le fanatisme catholique fit sa première victime, les éléments libérés protestassent dignement contre la mort de Ferrer qui sera — n'en doutons pas — sa dernière victime.

Ce que fut François Ferrer, vous le savez tous ! Les journaux ont tous décrit sa vie ; il est superflu d'y revenir.

Ce qu'il faut répéter, c'est que Ferrer était innocent des crimes qu'on lui reprochait. Permettez que je vous cite l'opinion d'un de ses intimes, Alfred Naquet, qui a écrit à ses juges :

« Je ne crois pas Ferrer innocent, je le sais innocent ; Ferrer était révolutionnaire sans doute si, par ce mot révolutionnaire, on entend qu'il désirait, qu'il espérait une transformation sociale dans le sens de toujours plus de lumière, toujours plus de liberté, toujours plus de bonheur humain.

« Cette révolution, il l'avait attendue de la violence, lorsqu'à 20 ans, aide de camp du général républicain Zorilla, il écrivait les documents qu'on a sorti à son procès à 35 ans de distance !

» Toutefois, à mesure que son caractère s'était formé,

qu'il avait appris à penser par lui-même, ses sentiments à cet égard avaient subi une modification profonde.

« Il était exclusivement porté à l'œuvre éducatrice, au travail qui féconde les esprits et sans lequel la force ne peut rien produire... »

« Anarchiste, Ferrer ne l'était pas... »

« Il répugnait à l'embrigadement des partis ; il était profondément individualiste, il attendait surtout la rénovation sociale de l'action soutenue et libre des individus... il croyait peu à la durée des œuvres à l'édification desquelles le temps n'a pas coopéré... il était sceptique relativement aux révolutions que n'auraient pas précédées et amenées des modifications de la mentalité Générale. »

« Cela seul suffit à démontrer la fausseté des accusations portées contre lui... Le révolutionnaire violent est celui qui attend peu de l'action personnelle à échéance éloignée, qui veut voir les réalisations auxquelles il travaille, et qui est trop pressé pour les demander à des œuvres dont les résultats ne se feront sentir qu'après une ou deux générations... Il ne fonde ni école, ni ligue, ni revue... tout au plus des journaux politiques dont il espère un résultat prochain. »

« Cela seul suffit à affirmer que Ferrer n'a ni comploté la mort du roi avec Morral, ni travaillé à l'insurrection de Barcelone. »

L'homme qui a signé ces lignes a été pendant trente ans, l'ami très intime, le dépositaire des plus secrètes pensées de Ferrer. Nous devons le croire.

Mais si nous préférons, reportons-nous aux écrits, rares malheureusement, de Ferrer lui-même. Relisons les lignes où il ne craint pas de nous faire connaître son idéal humain :

« Nous voulons, dit-il des hommes capables d'évoluer sans cesse, capables de détruire, de renouveler sans cesse les milieux et de se renouveler eux-mêmes — des hommes, dont l'indépendance actuelle sera la plus grande force, qui ne seront jamais attachés à rien — toujours prêts à accepter ce qui est mieux, heureux du triomphe des idées nouvelles, aspirant de vivre des vies multiples en une seule vie... »

— C'est, vous le voyez, l'homme complet, l'homme rêvé par les philosophes de tous les pays de Socrate à Rousseau, de Lucrèce à Spencer. Mais, comme mû par un sentiment prophétique, Ferrer ajoutait : La Société redoute de tels hommes : il ne faut donc pas espérer qu'elle voudra jamais une éducation capable de nous les donner. »

Les faits sont venus prouver qu'il avait raison... Mais est-ce bien la Société qui redoute l'apparition de ces hommes modèles?... Heureusement non!... Ce n'est qu'une fraction de la Société, fraction longtemps prépondérante, aujourd'hui en décadence, mais encore malfaisante et redoutable... C'est la fraction qui, interprétant à la lettre les prescriptions religieuses, transforme les symboles en matérialités, les légendes poétiques en vérités révélées... le dogme en tyrannie, la propagande en persécution, l'assassinat canonique en œuvre pie... C'est la fraction intransigeante et fanatique de l'humanité qui confond la Foi sincère, profonde, tolérante avec le cléricalisme qui n'est que l'hypocrisie, le déchet, la scorie de la Foi..., fraction âpre dans ses combats, féroce dans ses victoires, — quelle que soit du reste la Divinité au nom de laquelle elle s'engage — Fraction dont l'histoire de l'Humanité, reflète à chaque page la tenacité et la duplicité :

— Cléricalisme païen qui envoie Socrate et Phidias boire la ciguë,

— Cléricalisme juif qui lapide le diacre Etienne et crucifie le libertaire Jésus-Christ,

— Cléricalisme protestant qui sacrifie Michel Servet à Genève.

— Cléricalisme anglican qui décapite Thomas Morus à Londres.

— Cléricalisme russe qui déchaîne les massacres de Kichineff et d'Odessa.

— Cléricalisme musulman qui égorge la famille même du prophète et brûle la superbe bibliothèque d'Alexandrie.

— Enfin, le plus terrible, le plus formidable de tous, le cléricalisme catholique qui de Constantin à nos jours, s'exerce contre tous les peuples et toutes les races, dote le monde des autodafés de l'Inquisition espagnole, condamne Cazella, Jean Huss, Étienne Dolet, Giordano Bruno, détruit les Albigeois et les races du Nouveau Monde, massacre dans la nuit de la Saint-Barthélemy, tant de bons et loyaux Français, dragonne les Camisards des Ardennes, et accumule, en dix siècles, un nombre de victimes dix fois supérieur aux plus grands fléaux, ou aux plus formidables guerres qui désolèrent l'Humanité.

Dans la seule Espagne, le cléricalisme catholique a sacrifié de 1481 à 1808, soit en 320 années le chiffre officiel de quatre cent mille victimes, sans compter celles de la Sicile, Sardaigne, Flandre, Amérique, Asie et Afrique qui étaient en grande partie colonies espagnoles.

L'imagination la plus audacieuse se refuse à supputer

le nombre approximatif des cadavres dont la catholicité a jalonné le monde entier.

Ce qu'il a poursuivi en Ferrer, ce cléricalisme, c'est l'Emancipateur, c'est l'homme qui disait aux enfants des hommes : « Ne croyez plus aux paroles sans fondement scientifique, ouvrez les yeux, regardez la nature. Rien n'est vrai que ce que les sciences exactes nous permettent de reconnaître pour tel. »

Dire cela en France, ou mieux en Anjou c'est s'exposer au boycottage — nos braves instituteurs laïques en savent quelque chose — en Espagne, à l'aube du xx^e siècle, ce sont des balles dans la tête... Comme si le crâne défoncé, l'idée était morte.... Folie ou Idiotie !

Ce qu'il veut ce cléricalisme, le but qu'il poursuit est invariable.

Voici comment le définissait, il y a cinquante ans, Victor Hugo, et nous n'avons rien à retrancher, ni à ajouter à ces fortes paroles :

« Défaire le travail de vingt générations, tuer dans le xix^e siècle, en le saisissant à la gorge, trois siècles, le xvi^e, le xvii^e et le xviii^e, c'est-à-dire Luther, Descartes et Voltaire, l'examen religieux, l'examen philosophique, l'examen universel ; — écraser dans toute l'Europe cette immense végétation de la libre pensée, grand chêne ici, brin d'herbe là ; — marier le knout à l'aspersoir — mettre plus d'Espagne dans le Midi et plus de Russie dans le Nord, — ressusciter tout ce qu'on pourrait de l'Inquisition et étouffer tout ce qu'on pourrait de l'Intelligence ; abêtir la jeunesse ; en d'autres termes, abrutir l'avenir, faire assister le monde à des au-to-da-fé d'idées, — renverser les tribunes, supprimer le journal, l'affiche, le livre, la parole, le cri, le murmure, le souffle, — faire le silence, — poursuivre la pensée dans la casse d'imprimerie, dans le cliché, dans la lettre de plomb, dans l'image, sur le théâtre, dans la bouche du comédien, dans le cahier du maître d'école, — éteindre l'initiative individuelle, — détruire les Constitutions dans les Etats constitutionnels, la République en France, la Liberté partout, mettre le pied sur l'effort humain ; — en un mot fermer cet abîme qui s'appelle le Progrès !

« A de certains moments de l'histoire humaine, aux choses qui se trament, aux choses qui se font, il semble que tous les vieux démons de l'humanité : Louis XI, Philippe II, Catherine de Médicis, le duc d'Albe, Torquemada, sont quelque part là, dans un coin, assis autour d'une table et tenant conseil. »

C'est parce que Ferrer était un des agents les plus ac-

tifs du Progrès humain que l'Intransigeance cléricale l'a supprimé du nombre des humains.

Le crime est accompli. — Rien ne sert de pleurer, d'insulter ou de maudire.... Il faut s'abstraire du présent, s'élever au dessus des douloureux souvenirs jusqu'au domaine supérieur de la Philosophie, et, alors en ne considérant plus que le fait en lui-même mais les résultats qui en découleront, nous comprendrons que de cet acte monstrueux sortira un bienfait, de cette infamie un bonheur.

Il est au plus profond de notre histoire humaine
Une sorte de gouffre où viennent tour à tour
Tomber tous ceux qui sont de la vie et du jour.
Les Bons, les Purs, les Grands, les Divins, les Célèbres,
Flambeaux échevelés au souffle des Ténèbres...
Car ils ne sont complets qu'après qu'ils sont déchus.
De l'exil d'Aristide au bûcher de Jean Huss,
Le Genre humain pensif, c'est ainsi nous sommes,
Rêve ébloui devant l'abîme des Grands Hommes.

Tel sera le Destin de Ferrer, et je n'en veux pour preuve que l'article que, dans son propre pays un journal a courageusement consacré à sa mémoire. Le voici :

« Vous ne craignez plus le corps de Ferrer; craignez son âme! Son corps a été fusillé; son âme commence à errer à travers le monde, tel un troubadour fatidique chuchotant la poésie de sa vie aux oreilles de la conscience.

« Ame de Ferrer, vole de Barcelone à Madrid, de Paris à Londres, de Rome à Berlin! Vibre en même temps dans trois cent millions d'hommes qui se passionnent pour ta cause, voient tomber ton corps sous les balles et s'envoler libre et impalpable l'âme vengeresse!

« En tuant Ferrer vous l'avez élevé à l'Immortalité. Il vit dans la conscience de ses enfants, de ses délateurs, de ses accusateurs, de ses juges, de ses amis! Il vit d'une façon mille fois plus intense que par le passé! Ses ennemis passeront, Barcelone mourra, Monjuich tombera en poussière et l'âme de Ferrer rayonnera triomphante à travers les siècles! »

Ferrer est mort! Tous les hommes de cœur doivent avoir à honneur de le venger!

Le venger... Comment? Certes ce n'est ni en insultant les représentants officiels de l'Espagne, ni en suscitant des bagarres dans la rue, qui dégèrent trop facilement, ni en provoquant l'explosion d'engins meurtriers, ni même en vouant à la mort ceux qui furent ses juges et ses bourreaux. On ne venge pas ainsi un homme tel que

Ferrer. Il n'y a pour nous, Démocrates, qu'une manière honorable de le venger ! C'est de perpétuer son œuvre, c'est de propager sa pensée, c'est de réaliser son rêve. Libérez vos esprits, ceux de vos femmes, de vos enfants, de vos amis, de la domination cléricale. Devenez des hommes comme Ferrer les souhaitait, et marchez résolument sur sa trace sanglante, vers la brèche nouvelle que son cadavre vient de faire aux derniers retranchements d'un passé d'oppression tragique qui s'effondre dans le mercantilisme et la malédiction...

Comme Ferrer, travaillons, et comme il l'eût pu faire, plaignons — sans les injurier — les malheureux qu'égarant les passions politiques, les égoïsmes sociaux, les rancunes inavouables, les pauvres d'esprit qu'obnubilent des dogmes étroits et impérieux, au point de n'avoir pas voulu ou pas pu prendre part à la sainte Révolte des consciences, de n'avoir même pas, dans leur assemblée délibérante, trouvé le mot de pitié qui aurait permis de croire qu'en eux tout sentiment généreux n'est pas éteint !

Tournons nos regards hors de ces hideurs, vers l'avenir rayonnant, et puisque Ferrer nous y invite, par ses dernières paroles, relevons l'instrument tombé de ses lèvres sanglantes et marchons sur ses traces, vers un Idéal meilleur, par le Travail et la Solidarité en clamant bien haut le vers du poète, qui condense et synthétise toute sa vie :

Sonnez, sonnez toujours, clairons de la Pensée !

Cette PLAQUETTE a été éditée par les soins du Comité d'organisation de la manifestation Ferrer

BAHONNEAU père, secrétaire de la Bourse du Travail ; Clément BINEAULT, administrateur du *Combat social* ; CARDONNEL, secrétaire du Comité de Défense sociale ; LIGER, président du Comité radical-socialiste du Faubourg Saint-Michel ; L. MÉNARD, secrétaire de la Fédération des Ardoisiers ; TAUGOURDEAU, secrétaire du Syndicat des Employés de commerce ; VEST, adjoint au maire de Trelazé ; Marcel VILLAIN, secrétaire de la rédaction du *Combat social*.



MONJUICH

ILLUSTRATION BY THOMAS ORR DE PETER